



Les Carnets d'Icare





Nadine Laporte
Les Carnets d'Icare

Récit

*Pour ce livre, l'auteur a reçu une aide à l'écriture du Centre National du Livre.
Cet ouvrage a également reçu le soutien
du Conseil Régional et du Centre Régional des Lettres de Basse Normandie.*

*ISBN 9791093190013
Éditions impeccables, 19, rue Trinité, 14700 Falaise
© Nadine Laporte, 2015*

impeccables





*« Percevoir dans l'obscurité du présent
cette lumière qui cherche à nous rejoindre
et ne le peut pas, c'est cela être contemporains. »*

Giorgio Agamben



Les bibliothèques sont comme le monde. J'ai cessé de voyager depuis que je l'ai compris, et depuis des années, je range mes livres par paysages : pas de commencement, pas de fin, le temps sur des collines rouges, l'échappée vers l'horizon du livre qui sera écrit demain. Le soir, j'effleure les reliures pour les reconnaître au toucher, comme on touche des fruits, des étoffes, des arbres.

L'ombre, les caresses, le futur.

Mes murs de pages chuchotent toutes les langues du monde, les réelles et les autres : les bibliothèques sont comme le monde. Borges l'a dit mieux que les autres, parce qu'il était à l'aise dans les labyrinthes, et que les bibliothèques, le monde et les labyrinthes, oui, c'est peut-être la même chose.

Très au-dessus des bibliothèques, de Borges et du monde, Ella est ce que j'ai de plus précieux. Elle a vingt ans, je la trouve belle. Lisse de cette joie frémissante et impalpable qui est celle d'exister. J'aime ses joues hautes et ses yeux noirs, qui lui viennent de son père. J'aime les ombres qui passent sur son visage, qui sont les miennes. J'aime le corps

tendre et glorieux qu'elle s'est inventée seule. Depuis qu'elle est toute petite nous passons de longues heures dans cette pièce que j'ai baptisée *bibliothèque*, entre le linge que je mets à sécher quand il fait trop froid sur le balcon, la musique d'Ella, celle que je ne comprends qu'à moitié, et les livres. Nous jetons entre nous des mots à l'aveuglette, des mots sans enchaînement et sans phrases, parce qu'Ella a le goût des êtres et des mots déchirés. Peut-être croit-elle que je la protège des terreurs du noir. Je la laisse croire. Je ne devrais peut-être pas, mais croire en l'amour est sans doute ce que l'humanité sait faire de mieux, et je ne sais qu'offrir à Ella ce que je possède de meilleur : ma confiance dans l'obscurité terrifiante. Peut-être suis-je celle qui, par contraste, fait paraître plus pur le regard de ma fille. Mais cela, elle ne peut le deviner.

Seuls ceux qui ne les ont pas lus trouveront étrange mon choix : dans les paysages de ma bibliothèque, les *Poésies* du poète grec Constantin Cavafy, mort à Alexandrie en 1933, sont toutes proches des *Fictions* de Borges. Volumes blottis l'un contre l'autre. Le même grain de peau, le même parfum de folie dérivante, ils s'accordent sans rien se dire d'audible, comme deux amants. J'aurais dû me méfier.

« Langue de mendiant et de saphir » me dit Ella quand elle découvre les poèmes de Cavafy. Et plus tard : « Je voudrais que cette fois-ci, tu m'accompagnes. » J'aurais dû réfléchir à ce volume de Cavafy dans les mains de ma fille. Mais je n'ai pas réfléchi. Il y avait un avion pour Athènes le surlendemain. J'ai fait mon sac, j'ai renoué avec les voyages. J'ai même été enthousiaste. Nous sommes parties. Nous étions heureuses. C'était le printemps.

L'OMBRE GRECQUE

N'être attendues nulle part ni par personne est d'une incroyable légèreté. À la terrasse d'un café, je montre des mots sur un menu, Ella cache la traduction anglaise, la serveuse rit, et pose devant nous des assiettes de petits pâtés géométriques couverts d'herbes poivrées. Athènes, place Syntagma, printemps 2009 : ce premier soir est de velours. Les odeurs d'une grande ville polluée flottent, fumées d'échappement, saveurs de vins sucrés, parfums d'huile chaude et de corps en sueur. Comme ailleurs, des grincements de pneus. Plus qu'ailleurs, des bruits d'avertisseurs, des claquements de portières, des pétarades de scooters. Le temps s'oublie, le ciel d'Athènes se déploie comme un dôme. La forme éclairée du Parthénon flotte au-dessus de l'Acropole, le vieux temple blanc sur la nuit inverse les ombres chinoises. « L'ombre grecque », dit Ella. J'écoute les obligations s'effondrer en moi comme des falaises. Les flâneurs passent devant nous, la voix des deux sexes mêlés s'épanouit dans l'éclat intermittent des chandelles, la folie lente et monstrueuse d'une ville qui agonise et y trouve encore son compte et sa voix, quelque chose commence ici, quelque chose a toujours commencé qui s'effiloche et s'alanguit ce soir devant Ella et moi, les promeneurs sur



la place sont accompagnés de clochards énormes et puants, qui secouent des chevelures emmêlées et rêches, les voix folles comme les voix raisonnables murmurent l'amour d'une ville, et cette envie partagée, palpable, audible à force d'être partagée sur la place qui murmure et chuchote impudique et lascive, cette envie, enfin, cette envie de finir. La chair blême des gens ordinaires, et celle tout aussi pâle des fous, accueillent un désir crépusculaire. Sous d'autres latitudes les corps peuvent se laisser transpercer d'humidité charognarde ; ici, l'air que nous respirons scintille de miroitements inachevés. Ella est attirée par ces ombres, par cette atmosphère au creux de laquelle l'Histoire est palpable en tous lieux.

Cette première nuit est belle, le Parthénon sur sa colline est féérique, la ville ronronne comme un chat, Ella et moi nous renonçons à dormir. Nous prenons au hasard un taxi, que nous remplissons du bonheur de vivre. Le chauffeur se retourne vers nous. Il a le crâne rasé, de gros sourcils noirs et un beau nez droit. Une bouche épaisse, qui prononce un nom que nous ne comprenons pas. J'ouvre la vitre, la ville souffle un air paisible et chaud qui ressemble à de vieilles fumerolles volcaniques. Nous suivons des boulevards silencieux, nous empruntons des petites rues pétrifiées d'ombre, il me semble que nous tournons plusieurs fois autour de l'Acropole. Nous nous enfonçons sans heurt dans de grandes avenues vides aux larges trottoirs, bordées de palmiers et de grands immeubles néo-classiques aux murs clairs. Le chauffeur rit, Ella et moi sommes entièrement d'accord avec lui : la ville est belle, jouissons de sa beauté, et ne nous arrêtons pas, n'attendons rien, sinon que le jour succède à la nuit. Nous roulons sans phares dans un noir piqueté par l'or des réverbères allumés. Enfin, la nuit respire et s'allège, une buée de lumière pétille sur l'Acropole : c'est le matin. Le chauffeur nous dépose très en contrebas du temple, sur une petite place plantée d'orangers poussiéreux. Avant que nous descendions de voiture, il me donne une carte de visite sur laquelle il y a un nom et une adresse avec un petit dessin de temple. Je le remercie. *Ephkaristos*.

Il me fait un signe vers les pentes de la colline, où du gris de l'aube naissent des arbres et des ruelles. «Eleni», répète-t-il en souriant et en me montrant la carte. Je le remercie encore. *Ephkaristos*. Il démarre avec un grand sourire de cette bouche épaisse qui doit lui venir d'un oncle perse ou d'un ennemi turc.

Eleni, donc. Nous nous mettons en quête d'*Eleni*. Vers midi, nous finissons par trouver la maison, tout en haut des ruelles qui quadrillent de manière chaotique les pentes de l'Acropole. Eleni a un sourire de pêche et des lèvres d'amande. Un corps de déesse alourdi de plaisirs de douleurs et d'histoires, les cheveux noirs des corbeaux qui doivent toujours s'envoler à droite pour être de bon augure. Elle est une de ces Athéniennes qui, à partir de mars, louent les chambres de leur maison à des touristes. Elle peut nous héberger pendant notre séjour à Athènes, dit-elle. Elle nous fait entrer, nous suivons un couloir bleu, elle ouvre la porte de deux chambres blanches dans lesquelles se trouvent de très vieux lustres encombrants, et des lits couverts de tissus qui miroitent comme des vagues. Entre mer et nuages c'est parfait. L'Athénienne sourit, nous la remercions *epphkaristos*. Ella a les yeux qui clignent, nous sommes épuisés.

Je rêve des encyclopédies de Borges. Celles qui font le lien entre le monde et les bibliothèques, celles dans lesquelles il manque toujours un mot pour résoudre l'énigme de la mort et de l'univers. Ce mot pourrait être *matin*. Borges n'en fait pas mention. Premier matin dans la maison grecque. Un matin qui fait entendre un silence fruité. J'ouvre les yeux, les murs sont blancs de ce blanc appliqué à la chaux qui est profond comme le bleu. Un blanc olfactif, musical, tactile, goûteux. Un blanc de l'instinct. Un blanc d'avant, avant les souvenirs, avant la pensée, avant la première impression de couleur sur la pupille. Avant la naissance d'Ella, quand elle était encore si petite en moi et qu'elle prenait tout de moi. À pas prudents, je marche dans le couloir, le carrelage est froid sous les pieds nus, je



me repère à un parfum de menthe et d'œillets sauvages. J'aime les reflets bleutés sur les vitres de la double porte qui donne sur la cuisine, et qu'il faut pousser des deux mains, cette première fois dans la maison grecque. Ella est assise ; Eleni me tourne le dos. Elle se penche à une fenêtre ouverte, en face de la porte que je viens d'ouvrir, et prend soin de plantes en pots disposées sur le rebord. Elle se retourne, les mains pleines de menthe et d'œillets. Le parfum de la menthe glisse sous les portes de la maison. La courbe de ses bras, la plénitude de sa silhouette féminine intimident Ella, ou peut-être moi. Eleni dispose ensuite les herbes dans un pot de faïence blanche, elle nous désigne les pots en les montrant du doigt, dans un grec merveilleux, une voix de miel, avec de petits cliquetis comme des morceaux d'amandes concassées dans la coulée dorée. Beaucoup plus tard, Ella me dira que la voix d'Eleni est une voix divisible en voix du matin, en voix de midi, en voix de crépuscule. N'as-tu pas remarqué, hier soir elle avait une voix plus fatiguée, un ruissellement de lumière qui cascadaient vers le bas. Mais ceci c'est plus tard. Nous buvons toutes les trois, en silence, un café sirupeux. Le café grec, me dis-je, c'est comme si on secouait dans la bouche toute la poussière des sandales d'Edipe. Je suis peut-être arrivée au bord des signes qui faisaient falaise, jusqu'à ce premier matin.

L'ARBRE DE JUDÉE

Dans les jours qui suivent, je parle avec Eleni une langue qui nous fait rire. Les mots de grec et de français y trouvent chacun leur place et se débarrassent des souvenirs. Inlassablement le présent nous offre ses ressources infimes, Ella en est émerveillée. Moi aussi. Je crois qu'Eleni nous apprécie, elle aime nous voir dans sa maison. Parfois, elle nous parle longuement, de cette voix lasse qu'Ella appelle sa voix de crépuscule. Ella est attentive. Un jour elle me fait remarquer une petite icône dorée et de grandes bibliothèques dans le salon – une pièce où Eleni ne se tient jamais.

À partir de la maison les pentes qui descendent vers la ville moderne sont silencieuses. De grandes pierres grises s'encastrent dans le sol, et font comme d'immenses galets de la mer. Les maisons de ce quartier ont été construites il y a 150 ans, par des pêcheurs d'Anafi, une petite île située dans l'archipel des Cyclades. Les bâtisseurs avaient une brûlure iodée au creux de leurs mains, dit Ella, et pourtant, tout comme Eleni, ils voulaient un matin un midi un soir. Ils voulaient des petits murs, des fruits bleus, des balcons roses, des coins de rues et des seuils ombragés. Les ouvriers avaient des mots simples



Achévé d'imprimer en février 2015 sur les presses
de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados, France).
Dépôt légal : mars 2015.
Numéro d'imprimeur :

